L'Ère de l'Abaissement et de l'Ignominie . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 7 novembre 1934

Oui, ce fut une ère d'abaissement et d'ignominie, cette ère que la démission d'Abdel Fattah Yehia Pacha est venue clore hier — une ère de quelque chose de plus laid encore que l'abaissement et l'ignominie, si les mots dont usent les hommes pouvaient désigner la vérité des choses au-delà de ces termes convenus. Et ce ne fut pas une ère d'abaissement et d'ignominie pour les gouvernés plus que pour les gouvernants ; la part d'abaissement et d'ignominie des gouvernants dépassait de loin celle des gouvernés. Et que penser d'hommes qui abaissaient les gens, les saisissaient d'oppression et de tyrannie, leur infligeaient l'injure et toutes les formes de l'humiliation — sans que rien de tout cela ne procédât d'une volonté libre, ni d'un pouvoir choisi, ni d'une main capable de s'étendre d'elle-même, ni d'un avis ou d'une pensée propre, mais leur était simplement dicté : on leur inspirait d'être durs, et durs ils devenaient ; on leur inspirait d'être malfaisants, et malfaisants ils devenaient ; on leur commandait la force, et forts ils étaient ; on leur commandait la violence, et faibles ils se révélaient — si bien que dès l'instant où leurs maîtres les abandonnaient, où leurs protecteurs et leurs meneurs se détournaient d'eux, ils n'étaient plus rien ; moins que rien.

On leur disait : vous êtes les ministres — et ils croyaient être ministres. Puis on leur disait : mais vous devez obéir — et ils croyaient devoir obéir. On leur disait : ceci vient d'al-Ibrachi Pacha — et tantôt ils s'y soumettaient, humbles. On leur disait : ceci vient des Anglais — et tantôt ils s'y pliaient, subjugués. Ils étaient chaume que le vent, livré à lui-même, aurait dispersé, emporté en tous sens — mais jamais il ne fut livré à lui-même ; al-Ibrachi Pacha le rassemblait, al-Ibrachi Pacha le dispersait, al-Ibrachi Pacha en disposait à son gré et selon sa volonté. Il se rassemblait quand on voulait qu'il se rassemblât, se dispersait quand on voulait qu'il se dispersât, allait à droite, allait à gauche, docile à tout ce qu'on voulait de lui, obéissant à tout ce qui lui était imposé. Et ce chaume, sans consistance ni cohésion, c'est lui qui gouverna l'Égypte un an et une partie d'année. C'est lui qui fit goûter aux Égyptiens toutes les nuances de l'abaissement, qui déversa sur les Égyptiens toutes les formes de l'ignominie ; c'est lui qui exposa la vie des Égyptiens au danger et leurs corps au tourment ; c'est lui qui dilapida l'argent des Égyptiens sans

compte, et gaspilla les intérêts des Égyptiens sans hésitation, sans réserve, sans précaution. Le chef de ce chaume était à Paris, se promenant et se reposant, quand on lui dit : prenez la présidence du Conseil — et il s'envola, sans interroger, sans s'informer, sans consulter, sans enquêter, s'envolant simplement, sans se laisser détourner par rien. Le navire s'arrêta pour lui à mi-chemin, et il s'y jeta tout entier.

Puis le navire l'amena au port, d'où d'autres durent l'extraire de force ; puis une automobile l'emporta vers sa maison, puis vers le palais ; puis il sortit du palais président du Conseil — et quel Conseil ! Président d'hommes qu'il n'avait pas choisis et qui ne l'avaient pas choisi, qu'il n'avait pas consultés et qui ne l'avaient pas consulté, avec qui il n'avait tenu aucun entretien et qui n'en avaient tenu aucun avec lui — on les lui imposa et on l'imposa à eux. Al-Ibrachi Pacha les avait tous rassemblés, de droite et de gauche, puis avait placé l'un d'entre eux à leur tête, puis les avait envoyés où il voulait les envoyer, et ils allèrent où l'on voulait qu'ils allassent, marchèrent comme on voulait qu'ils marchassent ; on les lâcha sur la vie de ce peuple et ils la corrompirent entièrement, sur les biens de ce peuple et ils les gaspillèrent, sur les services publics de ce peuple, et ils en firent ce qu'ils en firent. On leur dit : usez sans mesure de la force contre les Égyptiens — et ils en usèrent sans mesure. On leur dit : usez sans mesure de la faiblesse devant les Anglais — et ils en usèrent sans mesure. Leurs affaires se réglèrent sur la brutalité envers les faibles et la soumission envers les forts. Ils passèrent un an et une partie d'année à se rendre chaque matin dans leurs bureaux et à rentrer chaque soir chez eux, s'imaginant qu'ils dirigeaient les affaires — ou sachant qu'ils ne dirigeaient rien du tout, et n'étaient que des instruments pris au service d'une volonté qui venait d'ailleurs. Dieu seul peut compter le mal qu'ils ont commis ; Dieu seul peut dénombrer les péchés qu'ils ont perpétrés — non pas seulement envers l'Égypte, mais envers eux-mêmes aussi. Car ils abaissaient les Égyptiens chaque jour, mais ils s'abaissaient eux-mêmes à chaque instant ; ils méprisaient les Égyptiens dès le matin venu, mais ils se méprisaient eux-mêmes, éveillés comme endormis. Ils laissaient leur volonté aux portes des ministères, et entraient dans les ministères sans volonté propre — et qui sait, peut-être retrouvent-ils leur volonté à présent, après en avoir été chassés de force, après avoir été précipités de force hors de leurs postes de pouvoir. Et le plus étrange, c'est qu'ils accomplissaient leur tâche comme s'ils travaillaient, prononçaient des discours comme s'ils pensaient et parlaient — alors qu'en vérité c'était al-Ibrachi Pacha qui travaillait, al-Ibrachi Pacha qui parlait, et qu'ils n'étaient que les instruments par

lesquels al-Ibrachi Pacha agissait, les langues par lesquelles al-Ibrachi Pacha s'exprimait. On leur dit : soyez des ministres constitutionnels — et ils dirent, oui, qu'est-ce qui nous empêche d'être des ministres constitutionnels ? Et l'un d'eux dit : mais que ferons-nous de Sidqi Pacha, qui nous en veut parce qu'il en veut à notre maître al-Ibrachi Pacha, et qui pourrait bien soulever contre nous le Parlement, puisqu'il y détient la majorité ? On leur dit : ne craignez rien, ne vous affligez de rien, le Parlement se ralliera à vous comme il s'est rallié jadis à Sidqi Pacha — tenez bon seulement, affichez la résistance, feignez la ruse des politiques et l'habileté des ministres. Et ils dirent : oui, qu'est-ce qui nous empêche de faire tout cela — nous sommes venus pour faire tout cela, et plus encore. Puis ils se mirent à parler, se mirent à discourir, se mirent à s'opposer — sans pourtant ni parler, ni discourir, ni s'opposer en rien ; c'était al-Ibrachi Pacha, derrière eux, qui parlait, discourait, s'opposait. Puis ils regardèrent, et virent que le Parlement s'était rangé derrière eux,

et que Sidqi Pacha, honteux devant eux, avait pris la fuite. Dès ce jour-là, ils se mirent à aller au Parlement et à s'en retirer, donnant aux gens l'illusion d'être des ministres constitutionnels, tout en se sachant les ministres d'un seul homme — jusqu'à ce que, lorsque surgirent les grands problèmes extérieurs et qu'al-Ibrachi Pacha se révéla incapable de les résoudre, ils se révélèrent, eux aussi, incapables de les résoudre. On leur dit : laissez cela aux Anglais — et ils dirent, oui, qu'est-ce qui nous empêche de laisser cela aux Anglais ? Ils remirent donc l'affaire aux mains des Anglais, en matière religieuse, dans les tribunaux mixtes, dans les capitulations. Puis la maladie s'appesantit sur Sa Majesté le Roi. Al-Ibrachi Pacha s'en alarma, et ils s'en alarmèrent avec lui, et il fut suggéré à leur chef de consulter les Anglais, et il dit : oui, qu'est-ce qui m'empêche de consulter les Anglais ? Et lorsqu'on lui eut donné son avis, il l'accepta et promit de l'exécuter. Puis Dieu accorda à l'Égypte une amélioration de la santé de Sa Majesté, et l'affaire échappa des mains d'al-Ibrachi Pacha, échappa aussi des mains du président du Conseil, et l'on dit à ces hommes : montrez de la résistance aux Anglais — et ils dirent, oui, qu'est-ce qui nous empêche de montrer de la résistance aux Anglais ? Puis on leur dit : niez avoir sollicité le conseil des Anglais — et ils dirent, oui, qu'est-ce qui nous empêche de nier avoir sollicité le conseil des Anglais ? Puis les choses devinrent sérieuses, les épreuves se pressèrent, les désastres se profilèrent, et on leur dit : niez qu'il y ait quoi que ce soit dans l'air — et ils dirent, oui, qu'est-ce qui nous empêche de nier qu'il y ait quoi que ce soit dans l'air ? Puis vint l'avertissement, et al-Ibrachi Pacha se trouva au bord même du gouffre, et on leur dit :

sacrifiez quelques-uns de vos collègues — et ils dirent, oui, qu'est-ce qui nous empêche de sacrifier quelques-uns de nos collègues ?

Puis il ne resta plus, entre al-Ibrachi Pacha et le gouffre, qu'à faire un pas, et on leur dit : démissionnez — et ils dirent, oui, qu'est-ce qui nous empêche de démissionner ? Et hier ils remirent leur démission à celui qui occupe le trône.

Voilà les hommes qui ont gouverné l'Égypte un an et une partie d'année ; voilà les hommes qui ont cru gouverner l'Égypte ; voilà les hommes qui ont donné aux gens l'illusion qu'ils gouvernaient l'Égypte — alors que Dieu est témoin qu'ils n'ont eu, dans le gouvernement de l'Égypte, aucune part, petite ou grande. Ils n'étaient que des images, et les images se sont effacées ; que des ombres, et les ombres se sont dissipées ; ils ne faisaient que donner forme à ce que l'Egyptian Gazette a appelé le crépuscule d'une ère — et voici que cette ère s'est couchée, que ses traces se sont estompées, et que les Égyptiens se tournent pour accueillir une ère nouvelle, s'avançant vers elle quelles que soient les circonstances, quelle que soit la résistance de ceux qui s'étaient accoutumés à l'ère de l'abaissement et de l'ignominie.

Nous voici entendant à présent que le cabinet fut offert à Maher Pacha — pour apprendre bientôt qu'on le lui retira, parce que Maher Pacha est un homme de cette même ère, et que sa prise du pouvoir n'aurait servi qu'à prolonger cette ère ; or cette ère ne saurait survivre, quand bien même les djinns et les hommes s'uniraient pour la maintenir en vie. Qu'elle résiste, qu'elle s'obstine, il lui faudra tout de même disparaître — et plus vite que ne l'imaginent les entêtés. Puis nous voici entendant que le cabinet fut offert à Son Excellence Tawfiq Nessim Pacha, qui demanda à réfléchir avant de déclarer son refus ou son acceptation. Tous les Égyptiens se réjouirent en entendant le nom de cet homme qui avait autrefois répudié l'ère de l'abaissement et de l'ignominie, qui avait sacrifié son propre poste pour ses convictions — qui, nommé membre du Sénat, avait démissionné plutôt que de trahir un serment qu'il avait juré, comme d'autres trahirent le leur, et plutôt que de porter des charges dont il avait lui-même déconseillé qu'on les portât. Il n'est pas étonnant que les Égyptiens se réjouissent de le voir pressenti pour le Conseil. Mais nous lisons dans les journaux que le Conseil ne lui est offert qu'à condition qu'il préserve le régime actuel. C'est comme si le Conseil ne lui était offert que pour être aussitôt détourné de lui — car cet homme a pour lui-même trop d'estime pour renier une position honorable qu'il a prise, pour entreprendre ce que lui-même avait refusé, pour

décevoir l'espoir du peuple en lui et démentir l'opinion que le peuple a de lui, en terminant sa vie politique par ce qu'un homme d'honneur ne consentirait pas à voir terminer la sienne.

Et nous lisons dans les journaux, en effet, les propos les plus étranges — on dit que Ziwar Pacha aurait proposé à Nessim Pacha de travailler avec le Parlement en place, pour autant qu'il lui fasse confiance. Béni soit Dieu ! Et qu'est-ce qui empêcherait le Parlement de faire confiance à Nessim, quand il en a fait autant à Abdel Fattah qu'à Sidqi ? Que dis-je, qu'est-ce qui empêcherait le Parlement de faire confiance à qui vous voudrez, parmi les chefs et les hommes d'État, si l'on confie le Conseil à qui vous voudrez, parmi les chefs et les hommes d'État ?

Le doigt d'al-Ibrachi Pacha œuvre-t-il encore à la formation des cabinets ? Car ces propos, s'ils sont vrais, dépeignent le caractère même d'al-Ibrachi Pacha plus fidèlement que tout le reste. Cette situation étrange, cependant, ne durera pas longtemps ; cette journée même ne s'achèvera pas sans que se dessinent les premiers pas de cette crise nouvelle. Ou bien Nessim Pacha accepte de former le Conseil — et alors l'ère présente aura avoué sa défaite et se sera rendue à son sort ; ou bien Nessim Pacha se dérobe à former le Conseil — et alors l'ère présente résiste encore, espère encore survivre, mais résiste sans profit et espère où il n'y a plus de place pour l'espoir. Car le peuple qui a usé l'autorité de Sidqi Pacha et l'autorité d'Abdel Fattah Pacha par sa patience, sa fierté, son mépris pour la tyrannie et les tyrans, usera l'autorité de tout autre ministre qui oserait prendre en charge le pouvoir au mépris de la volonté de la nation, prêt à recevoir directives et consignes, à agir sur ordre, et à se soumettre à des hommes qui ne répondent devant personne. Attendons donc — notre attente ne sera pas longue.

Taha Hussein

Al-Wadi, 7 novembre 1934.